

LEGENDE DE LA DAME DE VIOREAU

Stanislas HARDY

Comme toutes les légendes, celle de la Dame de Vioreau se greffe sur un fond d'histoire relaté dans les annales du Pays Nantais, les versions de Joseph Chapron et Alfred Gernoux et les récits du "chroniqueur jovéen" dans "l'Echo paroissial" n° 57 édité sous la responsabilité d'Henri Lesage.

Il y avait, en ce temps, à Joué, un puissant et riche seigneur qui habitait un immense château crénelé et fortifié comme une redoutable place d'armes.

C'était le seigneur de Vioreau.

Mais on ne peut tout avoir. Riche et puissant, maître de plus de la moitié du diocèse, respecté de ses vassaux, obéi aveuglément par ses valets et hommes de guerre, le sire de Vioreau avait, semble-t-il, tout ce qui fait le bonheur... et pourtant il n'était pas heureux !

Sa dame était jeune et belle... Belle comme la rose qui sourit à l'aurore, belle comme la campagne de Joué au printemps, belle comme la forêt immense qui couronne de sa verdure l'étang tranquille où se mirait le castel de Vioreau.

C'était précisément pour sa beauté que le sire de Vioreau avait épousé cette dame.

Or lui, le puissant seigneur, n'avait rien de tout cela... Il était laid, affreusement laid ! Les sangliers hirsutes de ses fourrés impénétrables n'étaient pas aussi laids... Il était aussi laid que sa dame était belle !

Il arriva fatalement qu'une si belle dame ne put aimer un mari doué d'une physionomie aussi désagréable. La belle suzeraine de Vioreau prit donc en aversion son mari et ne prit même plus la peine de dissimuler l'horreur qu'elle éprouvait en sa présence. Le prince le ressentait et en était fort chagrin.

Hélas !... s'il eût pu connaître les sinistres pensées qui germaient dans le cerveau de sa frivole épouse, le noble chevalier eût été bien plus malheureux encore !...

La belle souveraine était aussi mauvaise que belle, et sa splendeur n'était que le masque d'un cœur méchant.

Mais quel diable aussi, avait donc poussé le sire de Vioreau à épouser cette drôlière pour son minois, sans aucun souci des autres qualités qu'il eût dû rechercher en celle qui devait être sa femme ?

Depuis un certain temps, de funestes idées tourmentaient la belle : poignarder le seigneur ou le faire assassiner... c'était plus facile à dire qu'à exécuter. Défiant, bien armé, entouré de soldats nombreux et dévoués, lui-même fort comme un taureau et courageux comme un lion, non, ce n'était point chose aisée que de poignarder le sire de Vioreau...

Le précipiter, par surprise, dans l'étang où se reflétait le manoir ?... Personne n'eût osé le tenter, sachant bien que celui qui eût été englouti dans l'onde azurée, ce ne serait point le puissant seigneur, mais bien son téméraire agresseur...

Inquiète et incertaine, la belle suzeraine voyait s'écouler les jours et les mois et le redoutable prince à la laide figure restait toujours son mari !...

Un jour, le sire de Vioreau, obligé de partir pour un voyage imprévu, apparut de fort mauvaise humeur, donnant l'ordre à ses gens de guerre de préparer son escorte et ses bagages.

Tandis qu'au milieu des cris et du brouhaha, on harnachait son palefroi et que, pressée par les invectives des chefs, la garnison faisait ses préparatifs, le sire de Vioreau demanda qu'on lui servît à dîner.

L'occasion était trop belle. La princesse ne voulut pas la laisser échapper. Sous prétexte qu'elle voulait servir elle-même son mari et lui préparer un plat de sa façon, elle y mélangea une forte dose de poison. Le poison était violent, la dose fortement mesurée. De plus, ce poison, d'une nature très subtile, ne laissait aucune trace qui pût faire soupçonner son emploi.

“Prince de Vioreau, vous allez passer de vie à trépas et jamais personne ne connaîtra la main criminelle qui vous aura jeté dans l’horreur silencieuse du tombeau...”

Le prince ne mourut point !...

Il ne fut pas empoisonné, car il n’avalait pas le dangereux poison.

Il y avait là, au service du prince, un petit garçon originaire d’un gros village de Joué, non loin de Vioreau. Ce garçonnet répondait au doux nom de Franchaulet. Il était employé dans les cuisines et grâce à cette circonstance, il avait pu apercevoir la criminelle princesse mêler du poison aux aliments destinés au sire de Vioreau.

Or Franchaulet aimait son prince qui à plusieurs reprises avait témoigné de la bienveillance à son petit marmiton. Epouvanté à la vue du crime qui se tramait,

notre Franchaulet courut trouver le sire... Il était temps, car les aliments fumaient sur la table massive et le prince, sans défiance, s’apprêtait au repas.

“N’y touchez pas, sire. Ne mangez pas, on veut vous empoisonner...”

La foudre tombant au milieu de la salle à manger n’eût pas produit plus de frayeur.

“On veut vous empoisonner”, répétait le petit bonhomme.

Le prince se remit alors de son émotion et répondit durement à Franchaulet qu’il n’aimait pas la comédie et qu’il ne souffrirait pas qu’on se moquât de lui... Et le prince s’apprêta à replonger sa cuiller dans le potage maudit.

“Sire, s’écria alors Franchaulet, avant de manger, donnez de votre nourriture à ce chien”.

De son doigt tremblant, il désigna le superbe lévrier qui se tenait couché derrière le fauteuil du maître. La remarque parut bonne au sire de Vioreau. Le chien mangea avec avidité et presque aussitôt un tremblement convulsif s’empara de lui. Quelques instants après, la pauvre bête avait cessé de vivre !

Comme il était de grand sang-froid, le prince dissimula son désir de vengeance en attendant une occasion favorable de se faire justice. Il fit comme si rien n’était survenu. Tranquillement, il donna l’ordre du départ et escorté de ses fidèles hommes d’armes, il quitta le château.

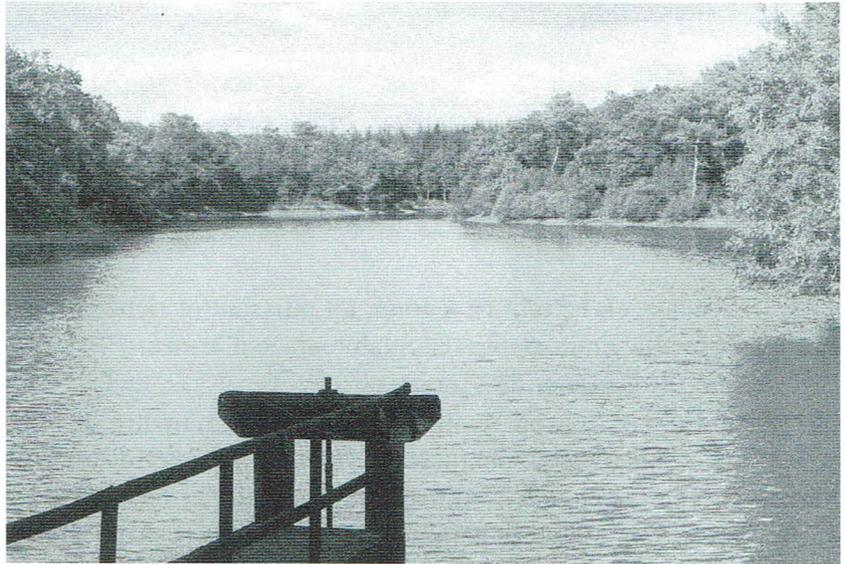
Au milieu de ces événements, la belle suzeraine crut sa dernière heure arrivée... Le sire de Vioreau étant parti sans exercer aucune vengeance, elle fut pendant quelques heures, comme accablée de surprise et d’inquiétude.

Son âme méchante d’épouse criminelle ne tarda pas cependant à s’éveiller de cet anéantissement. Dans son cœur, gronda, impétueux, un désir violent de châtier celui qui avait trahi ses ténébreux complots. Sur-le-champ, elle manda Franchaulet et lui remit un pli cacheté, avec l’ordre d’aller le porter immédiatement au gouverneur du château de Nantes.

Voyez-vous sur la route de Joué à Nantes, un nuage de poussière que soulève le galop pressé d’un cheval, les cris d’un cavalier excitant sa monture ? C’est notre Franchaulet qui se hâte vers Nantes pour exécuter l’ordre de la princesse... Pauvre Franchaulet, tu ignores le contenu de la lettre que tu vas remettre au gouverneur. Si tu le savais, tu tournerais bride aussitôt pour aller te cacher sous la protection du puissant seigneur de Vioreau, car dans cette lettre, il y a cette phrase tracée de la main rageuse de la princesse :

“Ordre au gouverneur de notre château de saisir dès son arrivée, le nommé Franchaulet, porteur de cette missive et de le pendre incontinent haut et court”.

En excitant sans relâche sa monture couverte d’écume, Franchaulet se précipite à sa ruine.



Le petit Vioreau – sept. 2002 - à droite les ruines du château

Bride abattue, des cavaliers galopent sur les traces de Franchaulet. Sur toutes les collines, le son du cor retentit et les villageois inquiets prêtent l'oreille pour connaître l'ordre ou la défense que leur intime leur maître et seigneur de Vioreau. La voix puissante crie :

“Ne pendez pas Franchaulet que le prince de Vioreau n’y soit”.

En effet, revenu à l'improviste à son manoir, le seigneur avait appris le départ de Franchaulet, envoyé à Nantes, sur ordre de la princesse.

Flairant un piège destiné à assouvir la vengeance de son épouse, le puissant seigneur fit tout aussitôt *“hucher de montagne en montagne”* au moyen d'un instrument, la défense d'exécuter les desseins de la mauvaise dame. Lui-même sauta sur le meilleur de ses chevaux et, à la tête d'une petite troupe, se lança sur le chemin de Nantes.

Hâte ta course, noble prince, car Franchaulet va mourir. Sans ménager sa monture, le vaillant seigneur laissa ses compagnons épuisés changer leurs coursiers fourbus et, tout seul, se précipita à la recherche de Franchaulet.

Sur le pont-levis du château, un piétinement de cheval qui se cabre, la clameur des hommes de garde. Surpris, effrayés, les soldats du gouverneur quittent le rassemblement formé dans la cour autour d'une potence pour courir aux armes.

Un cavalier pénètre au milieu des soudards. Lestement, il met pied à terre. D'un geste violent, il écarte ceux qui se trouvent sur son passage. D'un bond, il est au pied du gibet.

Franchaulet est là, une corde au cou. Une minute encore et son corps se fût balancé dans les airs et la vengeance de la dame eût été accomplie !

Un éclair a brillé ; c'est l'épée du prince qui vient de trancher la corde... Franchaulet est dans les bras de son maître.

Le gouverneur et ses soldats contemplent, stupides, la scène qui vient de se dérouler et à laquelle ils ne comprennent rien. Ils se taisent. Cependant, dans cet homme couvert de sueur et de poussière, ils ont reconnu leur maître, le sire de Vioreau...

Après quelques jours de repos, le sire de Vioreau, escorté d'une troupe de sa garnison de Nantes, reprit, joyeux, le chemin de Joué. Il emmenait avec lui Franchaulet élevé à la dignité d'écuyer. Comblé des bonnes grâces de son maître, notre ami Franchaulet n'oublia pas ses parents et amis. Il obtint que son village natal fût exempt de toute corvée, charge et redevance. Les habitants reconnaissants donnèrent à leur village le nom de leur jeune bienfaiteur : Franchaud.

Quelque temps après ces événements, il fut donné une grande fête au château de Blain : toute la noblesse du pays s'y donna rendez-vous.

Le sire de Vioreau entretenait des relations amicales avec les châtelains de Blain. On dit même qu'un souterrain mettait Vioreau et Blain en communication...

Le sire de Vioreau vint donc à la fête avec son épouse...

Après un dîner merveilleux, des danses s'organisèrent dans la grande salle et se prolongèrent toute la nuit. Notre sire eut alors l'idée de se servir de cet amusement pour tirer vengeance des criminelles tentatives de la princesse. Il fit danser sa dame avec un empressement tel qu'il ne permit à aucun autre seigneur de le remplacer auprès d'elle.

Il mena la danse avec un entrain qui tenait du vertige. Le sire paraissait endiablé. Lorsque sa dame se trouvait à bout de forces, il la laissait se reposer un instant et la danse recommençait avec une nouvelle fureur jusqu'à ce que, épuisée, n'en pouvant plus, il la fit allonger sur une banquette de marbre. Il espérait bien que la fraîcheur traîtresse de la pierre servirait mieux ses projets de vengeance que tout autre moyen plus violent.

Il ne se trompait pas. La belle dame éprouva un violent malaise et peu après passait de vie à trépas.

Telle est la légende que les anciens racontaient pendant les longues veillées d'hiver, en tendant à la flamme claire du foyer leurs mains décharnées.

Le souvenir de la méchante dame reste toujours gravé dans l'esprit des Jovéens. Lorsque M. Dupaty, ancien curé de cette paroisse, fit réparer le grand autel, dans l'ancienne église, on trouva

dessous un cadavre. Tout aussitôt, on se demanda si ce n'était pas celui de la princesse. Cela semble peu probable : l'autorité ecclésiastique n'eût jamais toléré qu'on accordât le privilège d'une semblable sépulture à une misérable empoisonneuse, fût-elle princesse !

En tout cas, lorsque le curé Lebeau pin fit bâtir l'église actuelle en 1882 et 1883, on n'a rien trouvé en déblayant le chœur et la vieille église ne livra aucun secret. ■

Sources

L'Echo Paroissial n° 57,58,59,60,61 et 64 de 1908.

La Dame de Vioreau (par Rosalie Lopez – La Demenure – 1998)

Au printemps de la Renaissance
La gente Dame de Vioreau
Qui aimait les jeux et la danse
S'ennuyait dans son vieux château
Près de son époux méchant et jaloux.

Elle devint donc la maîtresse
De Franchaulet un damoiseau
Fier d'allure et plein de tendresse
Né aux environs de Franchaud.

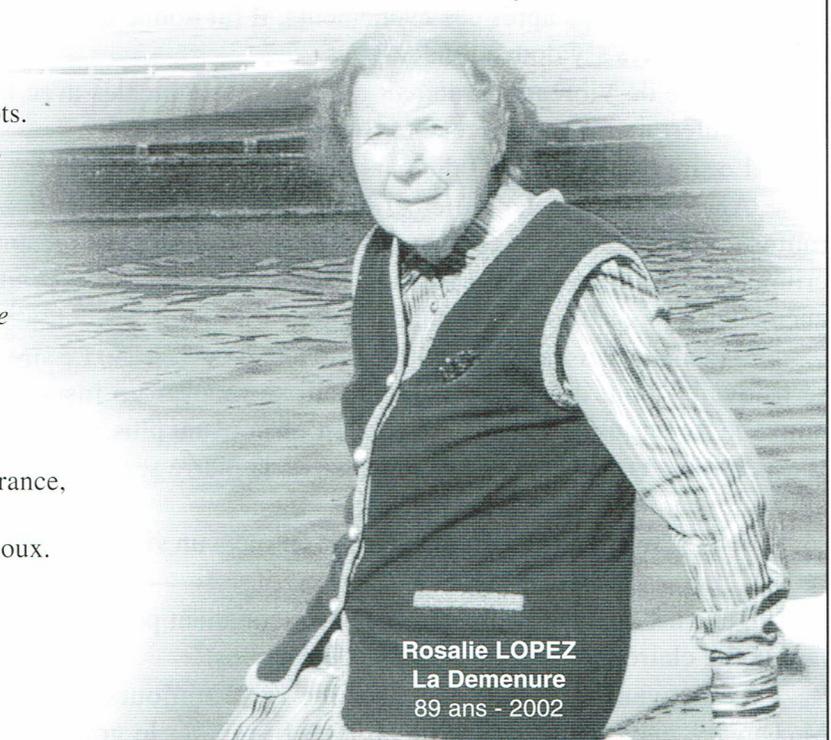
Cet amateur de jouvencelles
Papillonnait aux alentours.
La Dame punit l'infidèle.
Son mari absent un beau jour,
Du scel d'icelui cacheta un pli.
Puis elle ordonna souriante :
*“Franchaulet ! porte incontinent
Ceci au Gouverneur de Nantes”*.
A cheval, il partit, chantant.

Le Bouffay alors forteresse
Renfermait moult sombres cachots.
Dans l'un d'eux sans délicatesse,
L'on jeta le gars au sang chaud
Sans rien deviner, il s'était livré.
Il avait remis cette lettre :
*“Veuillez Messire Gouverneur
Faire pendre au plus tôt ce traître
Félon sans foi et sans honneur”*.

Comme il en avait la doutance,
Au retour le seigneur apprit
La rage au cœur, mais sans souffrance,
Que sa femme l'avait trahi.
Elle avoua tout. En pleurs. A genoux.
Il arriva à point à Nantes
Pour pouvoir sauver son valet
Qui, en maudissant son amante
Montait les marches du gibet.

A Blain, lors de réjouissances
Où l'on dansa avec ardeur
Le sieur de Vioreau, par vengeance,
Entraîna son épouse en sueur
Au frais sur un banc placé en plein vent.
Elle y gagna la maladie
Qui la conduisit au tombeau.
Toute la région fort marrie
Pleura la Dame de Vioreau.

Le seigneur ne la pleura guère
Ni Franchaulet, assurément !
Qui reçut comme fief à terre
Franchaud en dédommagement.
Si le temps a fui, Vioreau reste, lui.
Et l'âme de sa châtelaine
Sous la forme d'un oiseau blanc,
Vient, dit-on, quand la lune est pleine,
Survoler son cher Vieil-Etang.



Rosalie LOPEZ
La Demenure
89 ans - 2002